

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 17 (1967)

Heft: 2

Buchbesprechung: Ideas in history, essays presented to Louis Gottschalk [ed. by Richard Herr, Harold T. Parker]

Autor: Candaux, J.-D.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ALLGEMEINE GESCHICHTE HISTOIRE GÉNÉRALE

Ideas in history, essays presented to Louis Gottschalk by his former students, edited by RICHARD HERR and HAROLD T. PARKER. Durham N. C., Duke University Press, 1965. In-8°, XX + 380 p.

Professeur d'histoire à l'Université de Chicago pendant plus de trente ans, biographe de Marat, spécialiste de La Fayette, historien des Révolutions américaine et française, auteur de plusieurs travaux de méthodologie historique, Louis Gottschalk est l'un des maîtres de l'historiographie américaine contemporaine. Désireux de lui rendre hommage, ceux de ses étudiants qui sont devenus à leur tour des historiens ont réuni et publié ce recueil d'essais, dont le mérite ne se borne pas à la manifestation d'une juste reconnaissance. Les quatorze collaborateurs du volume, dépassant la formule habituelle des «Mélanges», ont convenu d'axer leurs études sur un thème commun et de traiter, chacun à sa manière et en son domaine propres, du rôle des idées dans l'histoire. Cette heureuse initiative confère à la publication un intérêt d'autant plus vif que l'un des éditeurs, le professeur Richard Herr, a tiré quelques leçons de cette confrontation délibérée dans une «conclusion» (p. 349—375), qui est un beau morceau de philosophie de l'histoire¹.

Plusieurs essais sont centrés sur l'œuvre et l'influence d'écrivains éminents. M. George Barr Carson Jr, professeur à l'Université de l'Oregon, compare les interprétations de la pensée de Diderot (quant à sa conception des «droits naturels» notamment) qu'ont données naguère des historiens soviétiques d'un côté, américains de l'autre. Par delà la divergence des idéologies, on découvre ainsi chez les Russes Luppolt et Kazarin et chez l'Américain Arthur M. Wilson une identité dans les critères et les méthodes d'approche de la vérité historique.

M. Karl J. Weintraub, professeur à l'Université de Chicago, trace un classique mais vigoureux parallèle entre Voltaire et Condorcet, soulignant, à partir de leur vision de l'histoire et de la société, la profonde disparité de leur tempérament et de leur philosophie (sceptique chez Voltaire, optimiste chez Condorcet). Classique aussi, le rapprochement de Robespierre et de Rousseau: par une analyse serrée des idées de l'Incorrumpible sur la souveraineté populaire et sa «représentation», M. Gordon H. McNeil, professeur à l'Université de l'Arkansas, fait néanmoins sentir, mieux que jusqu'ici, les affinités congénitales du philosophe et du révolutionnaire.

Dans un essai où s'affirme son talent littéraire, Mlle Gertrude Himmelfarb remet en lumière l'importance qu'a prise dans la vie de Jeremy Bentham l'idée du «Panopticon», ce pénitencier modèle à surveillance universelle et permanente, dont l'organisation devait être confiée à la responsabilité d'un unique directeur, lié à l'Etat par contrat privé. Les démarches entreprises

¹ Le volume comporte aussi, comme il se doit, une bibliographie des écrits de Louis Gottschalk (p. 376—380).

par Bentham pour promouvoir cet établissement et s'en faire octroyer la direction, les modifications qu'il apporta à son plan pour en améliorer le «rendement» prouvent que ce projet ne fut point un accident dans son existence: on pourrait même y chercher une explication de sa fameuse conversion au radicalisme. En tout cas, conclut l'auteur, l'image conventionnelle du Bentham «father of reform» mérite d'être réexaminée.

Les écrivains agissent sur la société aussi bien par leurs idées que par leur légende. M. Raymond O. Rockwood, professeur à Colgate University, qui avait consacré tout un livre à celle de Voltaire dans les premières années de la Révolution², revient sur le sujet et narre par le menu les avatars de la translation au Panthéon des cendres du patriarche. Cette étude est basée sur un vaste dépouillement des feuilles et journaux du temps, dont les articles sont comme le pouls des diverses tendances de l'opinion. C'est en se fondant également sur la presse périodique et sur ses comptes rendus que M. Ezio Cappadocia, professeur au Royal Military College du Canada, a pu cerner les réactions, pour le moins mitigées, des milieux libéraux à l'apparition en 1818 des *Considérations sur la Révolution française* de Mme de Staël: une telle enquête, on l'accordera volontiers à l'auteur, met en relief l'importance de l'historiographie pour l'intelligence des conflits politiques d'une époque.

L'essai que M. Leslie C. Tihany, secrétaire d'ambassade, a consacré aux métamorphoses de l'utopie dans la pensée occidentale, nous a paru moins convaincant. L'utopie (qui devient ici l'«utopianisme»!) a-t-elle vraiment passé d'une phase passive à une phase «prescriptive» (dès l'époque de la Révolution française), puis à une phase «coercitive» (avec la Révolution russe)? Le fait que l'auteur range parmi les utopies aussi bien le *Contrat social* que le *Nouveau Gulliver*, l'*Histoire des Sévarambes* que le *Manifeste communiste* montre que les mots auraient mérité, au départ, d'être mieux définis.

Les autres contributions au volume *Ideas in history* s'attachent à mettre en lumière l'influence qu'ont eue certaines idées-forces ou certains courants d'opinion dans l'histoire moderne: c'est ici qu'il faut chercher l'apport le plus neuf de cette œuvre collective.

La foi dans le progrès scientifique et technique a-t-elle eu des répercussions sur l'administration publique? M. Harold T. Parker, professeur à Duke University, le démontre, pour la France du XVIII^e siècle, en analysant les mémoires rédigés par divers savants ou «spécialistes», à la demande des directeurs successifs du «Bureau de commerce». Cette étude, qui a le mérite d'être fondée sur les documents originaux conservés aux Archives nationales, éclaire en même temps d'un jour nouveau l'activité de ces grands commis qu'étaient les Trudaine et les Tolozan.

Tandis que M. Geoffrey Adams, professeur au Collège Loyola de Montréal, voit dans l'Edit de tolérance accordé par Louis XVI aux protestants en

² *Voltaire, a Revolutionary Deity, 1789—1791.* Chicago 1935.

1788 le résultat d'une véritable «campagne» philosophique³, le professeur Robert R. Palmer, dont la réputation d'historien n'est plus à faire, définit en quelques pages magistrales, ce qu'il appelle «the great inversion» des révoltes de la fin du XVIII^e siècle: alors qu'en Europe, les partisans d'un changement de régime se recrutaient essentiellement dans la bourgeoisie urbaine, en Amérique ils provenaient surtout des milieux ruraux. Sans vouloir approfondir les causes de cette opposition, M. Palmer observe néanmoins que, dans le destin des sociétés, les facteurs économiques et sociaux ne sauraient tout expliquer et que leur influence est souvent subordonnée à celle de certaines idées au prestige universel.

De ce rôle prépondérant des éléments immatériels, deux auteurs sont allés chercher des exemples dans l'histoire espagnole. M. Richard Herr, professeur à l'Université de Berkeley, parvient à démontrer non sans brio que la révolte de l'Espagne contre Napoléon n'est pas née d'un sursaut de nationalisme, mais résulte au premier chef de la vision manichéenne que les Espagnols avaient de leur propre pays: d'un côté le Mal incarné par l'odieux Godoy, de l'autre le Bien personnifié par le Prince des Asturies, futur Ferdinand VII. L'Espagne d'Isabelle II pose, un demi-siècle plus tard, le problème inverse de l'incroyable survie du régime monarchique au travers de trente ans d'instabilité et d'anarchie endémique. M. John Edwin Fagg, professeur à l'Université de New York, estime que le préjugé favorable dont jouissait alors la monarchie constitutionnelle explique, pour une part, le maintien de la fragile et folâtre Isabelle sur son trône chancelant.

Les deux derniers articles qui nous restent à résumer relèvent de l'histoire quasi-contemporaine. Dans un essai qui débute par de suggestives considérations sur la nature et la fonction sociale des mythes, M. Edward R. Tannenbaum, professeur à l'Université de New York, trace l'essor du «mythe de la Contre-Révolution» dans la France du XIX^e siècle et jusqu'à la fondation des Camelots du Roi: c'est définir du même coup tout un programme de travail. Quant à M. Georg G. Iggers, professeur à Roosevelt University, il analyse avec pénétration les facteurs qui ont contribué à la désagrégation de la grande tradition historiographique allemande, qui remontait à Humboldt et Ranke et qui prévalait encore au début de ce siècle. M. Iggers «ne peut se soustraire à l'impression» que cette conception de l'histoire a influencé non seulement les méthodes de travail des historiens, mais aussi les décisions politiques de certains hommes d'Etat, celle des libéraux allemands par exemple, pendant la période critique allant de 1848 à 1867: voilà encore un beau champ d'investigation à prospecter.

Pour ramassée qu'elle soit, notre recension suffira, espérons-le, à faire apprécier la riche matière de ce copieux volume, dont l'intérêt est

³ L'auteur aurait eu avantage à se servir de la précieuse bibliographie dressée par Armand Lods dans le *Bull. de la Société de l'histoire du protestantisme français*, t. 36 (1887), p. 551—565, 619—623 et t. 41 (1892), p. 657—661. M. Adams semble ne pas connaître non plus la récente édition de la Correspondance de Voltaire publiée par M. Th. Besterman, ni la grande biographie de Malesherbes rédigée par M. Pierre Grosclaude (Paris, 1961).

constamment aiguisé par des ouvertures sur les débats fondamentaux de la science historique. Notre époque, si friande en «directions de recherches» et en joutes historiographiques, trouvera dans les problèmes que soulèvent ces «Mélanges» thématiques, plus encore que dans les questions qu'ils résolvent, de quoi satisfaire ses curiosités.

Genève

J.-D. Candaux

ELVIRA CLAIN-STEFANELLI, *Numismatics — an Ancient Science. A Survey of its History*. Washington, U.S. Government Printing Office, 1965. 101 S., Abb. (Contributions from the Museum of History and Technology, Paper 32).

Mit ihrer Publikation wendet sich die Verfasserin an eine an der Numismatik im weitesten Sinne interessierte Leserschaft. In einer wissenschaftsgeschichtlichen Überblicksdarstellung versucht sie dem verbreiteten Mißverständnis beizukommen, Numismatik als Sammeln von Münzen im Sinne einer vergnüglichen Freizeitbeschäftigung zu begreifen. Sie weist auf die vielfältigen Motivationen hin, die seit der Schöpfung des Geldes in jeder geschichtlichen Epoche und in jedem geographischen Bereich zum Sammeln von Münzen angeregt haben.

Mit einiger Wahrscheinlichkeit haben schon die nachgewiesenen Kunstsammlungen der griechischen und römischen Antike (Ptolemäer, Mithridates VI. u. a.) Münzen enthalten, hier ihres künstlerischen Gehaltes wegen. Für den Römer stellte die Münze als Sammlungsobjekt — entsprechend dem Verlust an ästhetischer Qualität — eher ein Erinnerungsdokument an politische Geschehnisse von signifikanter Bedeutung dar. Die Renaissance mit ihrer hemmungslosen Sammelfreude an allem antiken Gut, die bis zur künstlerisch hochwertigen Nachahmung römischer Medaillen ging, entwickelte dann auch die ersten Ansätze zu einer wissenschaftlichen Betrachtungsweise der Numismatik. Nicht nur der Aufbau der großen Sammlungen durch Fürsten, Bankiers und Humanisten, sondern vor allem die Klassierungsversuche nach Zeitstellung und Metall trugen dazu bei. Der Kosmopolitismus der Renaissance erlaubte erstmals den Überblick über große, weitzerstreute Sammlungsbestände. Im 17. und 18. Jahrhundert spiegelten sich auch in der Numismatik die allgemeinen Strömungen der geistes- und kulturgeschichtlichen Entwicklung. Der Zusammenstellung der großen Kataloge folgten mit strengerer Methodik Spezialuntersuchungen, und dem antiken Ideal gesellten sich neue Forschungsbereiche bei, vor allem die mittelalterlichen und zeitgenössischen Münzen. Dem Aufstieg der Numismatik zur akademischen Disziplin stand nichts mehr im Wege. Nun fanden jene zentralen Probleme ihre Behandlung, die bis ins 20. Jahrhundert die Numismatik als Wissenschaft kennzeichneten: Münztypologie, Gewichtssystem, Münzstättenorganisation, kunsthistorische Aussage.